

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.

DES INSECTES COMME ALIMENT.

(Continué de la page 120)

—

Mais si les Hyménoptères à l'état parfait ne peuvent qu'exceptionnellement servir d'aliment, il n'en est pas ainsi de leurs larves. Dans l'île de Timor, les insulaires mangent comme un mets très friand les larves des abeilles ; aux îles Bahamas c'est aux chrysalides des guêpes que l'on s'adresse.

Nous avons mentionné plus haut les fourmis mellifères. C'est au Mexique, au Texas, au Dakota qu'on rencontre ces insectes. Ces fourmis, *Myrmecocystis melliger*, de couleur jaunâtre, acquièrent un développement extraordinaire de leur abdomen, atelier, ou plutôt magasin pour le miel qu'elles produisent. Ce miel n'est pas d'ordinaire exploité dans le commerce, parce que son extraction est par trop difficile. Mais les indiens savent où trouver ces insectes, et se délectent du contenu du sac de provision qu'ils portent. Des blancs qui en ont goûté, disent que c'est réellement une délicate friandise.

Qui n'a entendu parler aussi de la *fourmi blanche* ? Mais la fourmi blanche est improprement nommée, ce n'est pas une fourmi, c'est un termite, qui n'appartient pas aux hyménoptères, mais bien aux névroptères. On sait les ravages que font les termites dans les Indes et en Afrique. " Le termite, dit Linné, détruit tout ce qui est à l'usage de l'homme ; c'est le fléau suprême de l'Inde : maisons, denrées alimentaires, vêtements, substances animales ou végétales ; il ronge tout, ne laissant que la surface."

De l'Afrique le termite est passé au midi de la France et il y exerce ses déprédations, la Rochelle, Rochefort, Tonnay-Charente, Sables d'Olonne, etc., sont presque menacés de destruction par le redoutable insecte.

Les indiens mangent les termites et les apprécient hautement. C'est surtout à l'état ailé qu'ils les recherchent. Tantôt ils les mangent en nature, et d'autres fois apprêtés, quelquefois avec de la farine pour en former des espèces de galettes. Nous nous rappelons que les soldats français en Afrique se sont plus d'une fois régalez de cette friandise, qu'ils proclamaient excellente.

On dit que les anciens mangeaient des cigales, mais nous hésitons à croire que l'ordre d'insectes qui renferme les punaises des lits, celles des bois, toutes à odeur *sui generis* très désagréable, ait jamais pu fournir un aliment acceptable. Bien qu'il soit vrai que la cigale manque de cette odeur, nous n'en sommes cependant pas plus porté à croire qu'on l'ait jamais mangée. Ses téguments cornés devaient y mettre obstacle. Nous pensons qu'on a appliqué ce nom de cigale à un autre insecte, probablement à la sauterelle, comme le vulgaire le faisait au temps du bon Lafontaine. La cigale qu'il a chantée n'était autre chose que la sauterelle.

Nous avons nommé la sauterelle, c'est sans contredit l'insecte qui plus que tous les autres, a eu l'honneur de passer sous

la dent de l'homme. La sauterelle fournit non seulement un plat de gourmet, mais constitue un véritable aliment.

Dès la plus haute antiquité on a mangé la sauterelle en Orient. Moïse a permis aux Hébreux de manger la sauterelle dans le désert ; quelques uns veulent que ce soit la caille que mentionne la Bible, cependant Moïse donne une description de quatre espèces de sauterelles, et dont aucune ne peut se rapporter à la caille. De nos jours encore la sauterelle rentre dans une forte proportion dans l'alimentation des peuples orientaux. A Bagdad, les sacs de sauterelles s'entassent sur les marchés comme on le fait ici pour l'avoine et les autres céréales.

Chaque peuple de l'Orient et du nord de l'Afrique a sa manière de prédilection d'apprêter la sauterelle. Les Bédouins la font griller en en rejetant les ailes et les pattes. Les Arabes les écrasent avec du fromage de chameau, moins les jaunes, qui étant de très bon goût, sont mangées seules. Les habitants de l'Arabie Pétrée après les avoir fait dessécher, les moudent et conservent cette farine dans des sacs pour s'en servir au besoin. Les Maures les pilent et les font cuire dans du lait. En Palestine on les frit dans l'huile de sésame ; c'est l'aliment des Arabes de Judée. En Afrique on les fait bouillir dans l'eau plus ou moins salée.

Nous ne voyons pas que quelque part on ait mangé la sauterelle crue. Nul doute cependant que parfois la chose ait eu lieu. Nous avons visité la grotte qu'habitait S. Jean-Baptiste dans le désert, sur la rive gauche du torrent du Térébinthe, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, comme le dit l'Évangile. Or nous n'avons vu dans cette grotte ni marmite, ni casserole, ni même trace de foyer. Il est donc probable que le saint Précurseur mangeait ses sauterelles crues assaisonnées de miel.

Quel parti ne pourrait-on pas tirer de la sauterelle dans l'ouest de l'Amérique, où elle se montre tous les trois ou quatre

ans comme un véritable fléau, si on voulait la convertir en aliment. Mais les répugnances des masses ne s'effacent pas facilement. Les journaux ont bien prôné la chose ; M. Riley, le président de la Commission Entomologique de Washington, a même voulu prêcher d'exemple en les mangeant diversement apprêtées ; mais il a prêché à des sourds, ou des pécheurs endurcis, bien décidés à perséverer dans leur répugnance.

Quant aux deux derniers ordres d'insectes, les diptères et les aptères, ils sont d'ordinaire de si petite taille qu'ils ne pourraient servir d'aliments. On voit bien, il est vrai, des peuplades sauvages se mettre sous la dent la vermine qui les dévore, mais ce sont des goûts dépravés qu'une répugnance bien légitime nous autorise à répudier, si tant est que cette engeance ne peut prospérer que par un défaut de propreté, que notre civilisation proscriit énergiquement.

Il n'y a pas à douter que le goût se raffine, ou s'émousse, si on l'aime mieux, disons même qu'il se déprave, par la pratique, le long usage. Qui a jamais trouvé agréables les huîtres, la première fois qu'il en a goûté ? Et que mange-t-on dans l'huître ?... Un animal tout entier, sauf son enveloppe, gluant, d'une apparence répugnante, avec tous ses intestins, estomac, cœur, bouche, anus etc.

Feu Mgr Signay se délectait du lard qui avait pris le jaune dans le saloir ; lorsqu'on le servait à table, il fallait bien se donner le garde d'enlever du lard les tranches extérieures, c'étaient celles qu'il préférait.

En 1847, étant à la Grosse-Ile pour le service des émigrants irlandais, l'un de nos compagnons se délectait d'un fromage fort avancé. Un jour nous remarquons que les asticots, larves de mouches, qui trouaient ce fromage, étaient tellement vigoureux, qu'ils sautaient jusque dans nos assiettes.

— Et comment pouvez-vous manger de ce fromage, dites-nous à notre ami ? Vous mangez certainement des vers, il en est plein.

—Et que m'importe, si je le trouve bon, excellent !

Il avait soin d'écartier avec la lame de son couteau, les vers qui se montraient à la surface, mais ne tenait aucun compte de ceux de l'intérieur.

Avouons que des vers du fromage aux bestioles que gardait S. Benoit Labre, la distance n'est pas très grande.

En 1842 et 1843, feu M. Layment qui mourut curé de Charlesbourg, fit les missions des Algonquins du haut Saint-Maurice. Or un grand régal pour ces sauvages était, lorsqu'ils tuaient un caribou portant un petit, de prendre ce petit, de le jeter dans la marmite, en y ajoutant le contenu de l'estomac de la mère, tout imprégné du suc gastrique, et de faire bouillir le tout. Si on pouvait ajouter au ragoût une perdrix toute entière, sauf la plume qu'on enlevait, le mets n'en était encore que plus délicieux. Mais puisqu'ils trouvent cela si bon, pourquoi ne le goûterai-je pas, se dit-il à lui-même ? et il s'en porta à la bouche. Inutile d'ajouter qu'il ne put l'avaler, et qu'il permit bien volontiers à ses sauvages de rire de son *mauvais goût*.

A propos de répugnance dans le goût, nul ne s'est trouvé, pensons-nous, dans une position plus critique que De la Gironière, jeune français coureur d'aventures, qui passa vingt années dans l'île de Luçon, la plus grande des Philippines, et nul non plus n'eut à prendre breuvage plus propre à contrarier la nature que celui qu'il fut dans l'obligation d'avaler. C'est qu'il s'agissait de sa vie probablement s'il s'y fut refusé.

Après avoir fondé à Jala-Jala un établissement prospère, où il vivait comme un roi au milieu des tribus sauvages, jouissant de leur entière confiance, il lui prit fantaisie de visiter d'autres tribus, encore entièrement sauvages, et n'ayant aucune communication avec les autres parties de l'île. Il partit accompagné de deux indiens, et voici comment il nous raconte lui-même la triste situation dans laquelle il se trouva, en péné-

trant chez une tribu qui avait à faire une fête pour une victoire sur des ennemis voisins.

“ Vers onze heures, les chefs du village, suivis de toute la population, se dirigèrent vers le grand hangar. Là, chacun prit sa place sur le sol ; chaque bourgade, ayant les chefs à sa tête, occupait une place désignée à l'avance. Au milieu d'un cercle formé par les chefs des combattants, il y avait de grands vases pleins d'une boisson faite avec du jus de canne à sucre, et quatre hidenses têtes de Guinanès (la nation vaincue) entièrement défigurées : c'étaient les trophées de la victoire. Lorsque tous les assistants eurent pris leurs places, un guerrier de *Laganguilan y Madalag* prit une des têtes et la présenta au chef de la bourgade, qui la montra à tous les assistants, en faisant un long discours renfermant des louanges pour les vainqueurs. Ce discours achevé, le guerrier reprit la tête, la divisa à coup de hache et en retira la cervelle. Pendant cette opération peu agréable à voir, un autre guerrier prit une seconde tête, la présenta aux chefs, le même discours fut prononcé, puis le guerrier brisa le crâne, ôta la cervelle. Il en fut ainsi pour les quatre dépouilles sanglantes des ennemis vaincus. Quand les cervelles furent retirées, les jeunes filles les broyèrent avec leurs mains dans des vases contenant de la liqueur fermentée. Elles remuèrent le tout, puis les vases furent rapprochés des chefs ; ceux-ci plongèrent dedans de petites coupes en osier qui laissèrent échapper par leurs fissures la partie liquide, et la partie solide qui restait au fond des petits paniers fut bue par eux avec extase et sensualité. J'éprouvai un affreux mal de cœur à ce spectacle tout nouveau pour moi.

“ Après le tour des chefs, ce fut le tour des guerriers. Les vases furent présentés, et chacun y puisa avec délices l'affreux breuvage, au bruit de chants sauvages. Il y avait vraiment dans ce sacrifice à la victoire quelque chose d'inferral... Nous étions rangés en cercle, et les vases promenés à la ronde. Je compris que nous allions avoir une épreuve bien dégoûtante à

subir. En effet, hélas ! elle ne se fit pas attendre. Les guerriers s'arrêtèrent devant moi et me présentèrent le basi (1) et l'affreuse coupe. Tous les regards se fixèrent sur moi. L'invitation était bien directe, la refuser c'était s'exposer peut être à la mort ! Il se fit en moi un combat que je ne saurais rendre... J'eusse préféré la carabine d'un bandit à cinq pas de ma poitrine, ou attendre, ainsi que je l'avais déjà fait, que le buffle sauvage sortît du bois. Quelle perplexité ! Je n'oublierai jamais cet horrible moment. Il me glaça d'effroi et de dégoût ; cependant je me contins, rien ne trahit mon émotion ; j'imitai les sauvages et, trempant la coupe d'osier dans la boisson, je l'approchai de mes lèvres... et la passai au malheureux Alila qui ne put éviter l'infamie. Le sacrifice était accompli, les libations cessèrent, mais il n'en fut pas de même des chants."

N'est-ce pas là de l'anthropophagie raffinée dans son mode.....?

A propos de notre Excursion à Chicago, nous croyons avoir frappé la note juste ; nous recevons de gauche et de droite des félicitations sur ce que nous avons eu la hardiesse de dire de nos compatriotes des Etats-Unis, que plus d'un ont eu l'avantage de visiter comme nous.

Nous savions fort bien que nous ne serions pas du goût de tout le monde, et que là-bas surtout, nous serions jugé sévèrement ; mais il est des vérités qu'il faut avoir le courage de proclamer, quelque désagréables que puisse être la tâche, en vue du bien que ces vérités reconnues peuvent produire.

Parmi ces lettres reçues, nous croyons devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs, des extraits de l'une d'elles, pour faire voir comment on nous apprécie quelque part.

Un prêtre du pays, des mieux placés, après avoir déploré

(1) Nom que l'on donne au jus de canne fermenté.

avec nous l'indifférence, l'aversion, qu'ont nos compatriotes pour les études sérieuses, continue :

“ Soit, direz-vous, mais il faut que cet état de choses change. D'accord et espérons que le changement désirable s'opérera bientôt. Mais en attendant, il faut que ceux qui comprennent les avantages des études sérieuses, fassent des sacrifices pour les faire aimer et progresser. Et c'est à quoi vous travaillez avec un dévouement d'autant plus louable, qu'il est moins compris et plus mal secondé. Par dévouement pour votre science favorite, vous ne reculez pas devant les sacrifices, et plus tard, ceux qui marcheront sur vos traces, verront leurs travaux mieux appréciés. Pionnier d'un nouveau genre, vous entrez dans la forêt, vous faites des clairières, vous semez à travers les souches ; mais d'autres viendront qui laboureront facilement le sol que vous arrosez de sueurs en apparence stériles, et le verront couvert d'une abondante moisson.

En attendant que des jours meilleurs luisent pour votre œuvre, travaillez à rendre votre publication de plus en plus intéressante. Si vous pouviez l'enrichir de gravures, surtout en couleurs, elle deviendrait plus populaire. Mais pour réaliser ce désir que vous nourrissez depuis longtemps, il vous faudrait des capitaux, qu'on pourrait facilement vous procurer, si on savait épargner sur d'autres dépenses moins nécessaires, et souvent frivoles et pernicieuses....

“ Permettez moi de vous remercier de ce que vous avez dit à nos compatriotes de Bourbonnais, qui tout en voulant rester Canadiens, sacrifient le français à la gloire de parler l'anglais. Ce que vous avez dit de nos compatriotes de là-bas, j'ai eu l'occasion de le dire à plusieurs de nos compatriotes du pays, qui ne sont pas plus dignes de leur nationalité, et je suis heureux de n'être pas seul de mon opinion. Je trouve que vous avez parfaitement raison quand vous dites à nos compatriotes des Etats-Unis qu'il ne leur est pas aussi facile d'opérer là leur salut que s'ils étaient en Canada.”

“ F. B. curé.”

Bien des remerciements à notre vénérable correspondant pour ses paroles sympathiques à notre égard.

☞ Nous répétons dans ce numéro le commencement de notre Histoire des Mollusques que nous avons donné dans le précédent, parce qu'à la page 8, on avait mis un faux titre. Qu'on mette de côté ces 8 pages pour les remplacer par les nouvelles que nous envoyons.